

Chronique littéraire

Autor(en): **Beuchat, Charles**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **67 (1963)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Chronique littéraire

L'année qui vient de s'écouler aura été, pour les lettres jurassiennes, une année d'histoire surtout. Par la grâce de ce hasard, s'il faut parler de hasard, la Société jurassienne d'Emulation aura retrouvé son rythme centenaire. A tort ou à raison, peut-être plutôt à tort, elle s'était accoutumée à cultiver le passé du pays plus que son présent ou son avenir. Ses excuses ? Fondée pour compenser en quelque sorte l'absence d'un propre parlement et d'une université, ladite société devait et se doit d'affirmer l'existence originale de son peuple, existence irréductible à quelque autre, ce qui l'amènera toujours à la proclamation d'un passé original et irréductible lui aussi. D'où son faible pour les historiens.

Ses excuses aujourd'hui ? La crise nommée la Question jurassienne. Apolitique dans le sens direct et étroit du mot, la Société jurassienne d'Emulation ne peut quand même pas, au nom d'une prétendue paix confondue alors avec le goût du néant et du renoncement total, ne pas mettre l'accent sur les composantes du passé et sur les forces constantes, indépendantes des passions et des désirs du jour, qui maintiendront dans l'avenir, comme elles l'ont fait auparavant, la réalité jurassienne, quelles que puissent être les solutions proposées au problème actuel. Au demeurant, comme nous allons le voir, la Société jurassienne d'Emulation continue à vouer son attention à la littérature du présent et du futur. Les textes de M. Victor Erard sur l'exposition Jean-Jacques Rousseau, textes reproduits dans le volume actuel des *Actes*, relèvent autant d'aujourd'hui que d'hier et aboutissent, à travers le respect de la vérité historique, à une création neuve, originale, extrêmement vivante. Et déjà les machines d'imprimerie sont à l'œuvre et nous préparent un beau volume de vers d'un jeune Jurassien et une vaste étude critique d'un autre Jurassien. L'avenir de la littérature semble donc assuré chez nous.

Depuis quelques années, les éditeurs de la *Bibliothèque jurassienne de Delémont* consacrent leur activité à la glorification du passé jurassien, voire de son présent. Il nous ont donné déjà, en une collection luxueuse, *Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay*, *Histoire de l'ancien Evêché de Bâle*, *Histoire de mon temps* et *Les poèmes d'Arthur Nicolet*. Voici maintenant *Jacques-Christophe Blarer de Wartensee*, d'André Chèvre. Grâce à ce volume cossu, luxueux et bien écrit, la documentation du peuple jurassien ajoute un nouveau fleuron à son patrimoine.

Dédaigneux de la légende et des mythes, André Chèvre ne veut être qu'historien et il limite son horizon à une époque précise et précisée de l'histoire du Jura, soit la fin du seizième siècle et le début du dix-septième. Il a pris pour guide et pour phare, de peur de dévier de sa route, la très haute figure de Jacques-Christophe Blarer de Wartensee, peut-être le prince-évêque le plus illustre de l'ancien évêché de Bâle. En tout cas, celui-là fut l'homme prédestiné qui mit le cap – et avec lui notre petite patrie – du côté du modernisme et dirigea son navire – notre navire – joyeusement, selon la formule consacrée, et tenacement vers l'avenir et le progrès. Grâce à Blarer de Wartensee, l'évêché, en proie à la cognée de voisins ambitieux et peu respectueux du droit des autres, se vit délivré, libéré en partie du moins, et put reprendre sa route dans une indépendance reconnue, relative ou absolue, et faire figure d'Etat au milieu d'une Europe déchirée et trop peu pacifique. Blarer de Wartensee fut à la fois un grand politique et un homme pieux, quoique pourvu, lui aussi, de son lot de faiblesses. Ce sera l'honneur d'André Chèvre de n'avoir rien tu et rien omis. Maître de ses réactions, érudit, se fiant aux seuls documents sûrs, en garde contre la tentation d'expliquer l'inexpliquable et de briller pour briller, trop sans doute aux yeux des esthètes, l'auteur avance, regarde, constate, discute, conclut ou laisse conclure. Il a dressé ainsi un monument superbe à l'histoire du Jura et enrichi nos archives d'un texte définitif. Nul ne pourra ignorer désormais André Chèvre, car je parle d'histoire, de philosophie et de dignité intellectuelle, non de polémique à la petite semaine, de politicaillerie et autre ail de basse cuisine.

Christophe Blarer avait trouvé un pays fort malmené par les événements. Devenir prince-évêque était alors si peu une sinécure que les candidats s'éloignaient d'eux-mêmes. En arrivant de Saint-Gall, sa patrie, le jeune Blarer, converti aux décisions du Concile de Trente, n'avait qu'un désir: mettre ces décisions en pratique et contribuer à placer sur le trône de l'évêché un prélat digne, pieux, apte à opérer le redressement catholique attendu. Il fit une telle

impression sur ses pairs qu'il fut choisi malgré lui et à son grand étonnement.

Homme positif, il se plaça aussitôt au centre du problème à résoudre. Du côté religieux, il ramena les égarés, prêtres en tête, avec difficulté souvent, dans les chemins de la dignité. Il s'attaqua aussi à la Réforme, introduite dans certaines de ses terres par de puissants voisins sous le couvert des combourgeoisies moyenageuses. N'avait-on pas abusé de ces dernières, institutions périmées à l'époque, pour spolier le prince de ses droits établis de longue date et par l'empereur ? Aristocrate partisan du principe de ce temps : *cujus regio illius religio*, Blarer se donna pour tâche primordiale de défaire ce que d'autres avaient accompli en usurpateurs. Il employa la conviction plus que la force, la prédication plus que la violence. Il réussit, sauf dans le Sud, où les Bernois, puissants, veillaient au grain. Il comprit alors la nécessité de savoir peser le pour et le contre, se montra conciliant, souvent au risque de se brouiller avec Rome.

Voisin des Suisses, eux-mêmes divisés, il entreprit la grande œuvre de sa vie : conclure une alliance avec les cantons catholiques. Travail difficile quand on n'est point riche, et les Suisses avaient déjà la réputation, ô Racine ! de ne pas cracher sur l'argent. Grâce à des amis personnels et à son titre de Suisse lui-même, il finit par triompher. Il put alors se tourner vers la puissante Berne et lui rappeler ses droits. Un traité de combourgeoisie, dépassé depuis longtemps, ne donnait à personne l'autorisation de s'immiscer dans ses affaires et de les heurter. Comme les Biennois profitaient d'une situation ambiguë, Blarer en vint à cette idée perfide : donner ces sujets incommodes à Berne pour avoir la paix ailleurs. L'affaire échoua, car les Confédérés et surtout les Biennois intervinrent. Ces derniers voulaient bien s'appuyer sur Berne, mais non pas tomber sous sa coupe. A tout prendre, ils préféraient le prince-évêque. Comment ne pas évoquer ici tant d'êtres bien pensants de toutes les époques, si sensibles à l'intérêt direct ?

On vivait alors au temps de la Contre-Réforme et de l'apparition des Jésuites. Blarer comprit, s'il voulait se tenir à la tête du progrès, la nécessité de construire un collège digne en tout point. Presentis, les Jésuites se refusèrent d'abord, car ils manquaient de troupes et on les appelait de partout. Blarer insista, fit des démarches en Allemagne, à Rome, en Suisse. Il eut la joie de réussir. Son collège, fondé à Porrentruy, compta bientôt 400 élèves, et ce chiffre s'est maintenu jusqu'à la Révolution.

Le château de Porrentruy avait besoin de transformations. Blarer les fit. Grâce à lui, le Jura possède donc un collège multicen-

tenaire et un château qui soutient la comparaison avec n'importe quel autre. Roger Schaffter, dans la préface du volume d'André Chèvre, peut conclure:

«Voilà plus de 350 ans que Christophe Blarer de Wartensee est mort. Son Etat n'est plus. Et pourtant, la mémoire de son règne ne s'est pas perdue. Les hommes l'auraient-ils oublié, que les pierres se chargeraient elles-mêmes d'en rappeler le souvenir. A Porrentruy, sa capitale, un château imposant, un collège presque intact disent sa gloire.»

A la mort de Christophe Blarer de Wartensee, l'évêché de Bâle faisait fière figure parmi les principautés du Saint-Empire. Les Jurassiens peuvent s'enorgueillir de leur passé. Voilà ce qu'enseigne le beau livre d'André Chèvre.

*

Français établi à Saint-Imier depuis de nombreuses années, M. Maxime Gorce se voue aux recherches historiques et aux études religieuses, comme l'attestent les quelque vingt-cinq volumes déjà publiés sous son nom. Désireux de cerner de très près la mystérieuse figure de Saint-Imier, fondateur de sa cité d'élection, il a été amené à repenser le problème de l'Occident entre les années 561 et 753. Travail de titan et toujours aléatoire, car les documents font souvent défaut et le plus strict des historiens se voit souvent, *nolens volens*, réduit à la conjecture dans cette nuit des siècles. Prudent, méfiant même, Gorce appelle à son secours toutes les sciences. Une idée fixe, en quelque sorte, lui sert de fil conducteur et il arrive, sans trop d'anicroches, à construire un vrai monument en trois gros volumes, dont voici les titres complets (Editeur: Grossniklaus S. A., Saint-Imier): *Occident 561-755, Idées et Mythes, Saint-Imier 570-635, Occident 561-735, Arts et Peuples, Saint-Imier 570-635, Occident 561-755, Langues et Culture, Saint-Imier 570-635*. Si André Chèvre s'en tenait presque uniquement à l'histoire qui s'écrit, pour reprendre la formule de l'Exposition de Lausanne, Maxime Gorce n'hésite pas, et pour cause, à admettre la légende, cette légende qui parle, selon la formule citée. On pourrait, sans jeu de mots et en parodiant quelque peu Victor Hugo, parler d'histoire écoutée aux portes de la *Légende dorée*. Mais peut-être, au moins en ce qui concerne le peuplement de nos régions après les invasions des barbares, l'auteur a-t-il tendance à vouloir trop prouver, ce qui suscite une certaine méfiance dans l'esprit du lecteur. Nous estimons assez M. Gorce, toutefois, et nous croyons à tel point à son honnêteté intellectuelle et à son érudition que nous

nous refusons à le mettre au rang de ces maigres petits de la polémique, dont notre Jura regorge ces temps-ci.

En dépit de ces impressions quelque peu contradictoires, le lecteur se hâte d'admirer la vivacité d'esprit de l'auteur, cet écrivain-penseur étrange qui manie, depuis si longtemps et avec quelle ardeur ! l'hagiographie, la critique, l'histoire, la sociologie, la philosophie, la théologie et même le roman. Chez Gorce, la belle formation intellectuelle n'a diminué en rien l'éternelle jeunesse. Il faut être jeune, en effet, avec tout ce que ce mot comporte de fraîcheur naïve et de curiosité aux écoutes du monde, pour bâtir une œuvre de cette envergure en ces temps ingrats. M. Gorce semble avoir composé ses livres dans un enthousiasme romantique digne de Montalembert, dont il s'inspire, ce Montalembert, disciple de Lamennais et compagnon de Lacordaire, et qui écrivait si bien au milieu de l'autre siècle.

Ouvert à tout, M. Maxime Gorce trahit quand même ses faiblesses, comme nous l'avons dit. Et d'abord, il est trop possédé de l'ardeur du prosélitisme. Tel ces théologiens du Moyen Age, qu'il admire tant, qui jetaient des paroles d'or aux foules et demandaient, en retour, une adhésion inconditionnelle, il affirme, ironise, condamne les hérétiques. Or les hérétiques ici, historiens officiels, portent les beaux noms, chers à nos cœurs et à notre intelligence, de Joseph Bédier, de Gaston Paris, de Fustel de Coulanges et peut-être même de Camille Jullian. Chargés d'évoquer les époques obscures livrées à la barbarie triomphante, ceux-là en furent réduits à l'histoire conjecturale quand les documents manquaient. Ils opérèrent par travaux d'approche, très désireux de bien traiter leur sujet. Il leur fallut interpréter des textes, étudier les cimetières découverts, les ruines, les objets d'art, exactement comme Maxime Gorce. Grâce à beaucoup de psychologie et de sociologie, ils eurent des résultats vraisemblables, des thèses difficiles à réfuter, tant elles correspondent à la réalité des peuples.

Chevalier audacieux, M. Maxime Gorce a décidé de rétablir ou, plutôt, d'établir une autre thèse. Il ne craint pas, mystique et rationaliste à la fois, d'étayer ses affirmations et ses condamnations sur la *Vie des Saints* et sur *les Moines d'Occident* de Montalembert. Avec une habileté consommée et une ténacité farouche, il analyse, démontre, réfute, juge, conclut. C'est merveilleux. Et pourtant, et pourtant, il ne convainc pas toujours et ne fait pas oublier les maîtres. Sa conception du moine solitaire, soldat de Dieu, est magnifique. Comment croire cependant que l'organisation de l'Eglise, héritée des Romains, avait sombré et fut presque recréée de tou-

tes pièces par les Barbares ? Comment admettre, connaissant leur caractère spécifique, que des peuples entièrement germaniques auraient passé du german à des patois romans par la seule grâce de quelques moines ? Les thèses de Camille Jullian résistent mieux à la logique des faits et des situations.

Maxime Gorce se rend-il compte du danger de trop affirmer ? Il se moque de la démonstration en histoire, se fait souvent très spirituel et agréablement ironiste ; il serait assez disposé, semble-t-il, à croire avec Paul Valéry que la véritable histoire est plus celle que l'on invente que l'autre. Généreux envers les Germains, il ne se lasse pas de rabaisser leur caquet et d'estimer à un prix moyen la valeur civilisatrice des Alamans. Ses pages sur et contre A. Ch. de Guttenberg, ce germaniste qui vient de publier au Canada (pourquoi précisément dans le Canada français ?) des thèses plus enthousiastes de la valeur culturelle des anciens Germains que de celle des Grecs, me paraissent un chef-d'œuvre. Gorce veut bien admettre, mais avec mesure. Qu'il en soit félicité !

Une vaste bibliographie, accompagnée de documents photographiques du plus haut intérêt, complète l'ensemble. En vérité, cette œuvre monumentale fait honneur à l'intelligence, à l'audace et au style d'une belle élégance de l'auteur.

*

L'étude de M. Roger Ballmer sur *les Assemblées d'Etats dans l'ancien Evêché de Bâle, des origines à 1730* (Etudes suisses d'histoire générale, Vol. 20. 1962/63, Editeur Herbert Lang, Berne) nous ramène à l'histoire qui s'écrit. Pas de place pour la légende qui parle, ici, et c'est un peu dommage, car les textes écrits ne sont pas tout. Il eût été plaisant, sans trahir la vérité historique, de ressusciter quelques scènes pittoresques de ces débats et de ces assemblées de notables.

Tel quel, le texte se lit comme une bonne thèse d'université, sérieuse, documentée, d'un style élégant et clair, sinon juteux. Eternel retour des choses ! Jadis comme aujourd'hui, c'était à qui ferait payer le voisin à sa place, c'était à qui tirerait les bonnes ficelles à son avantage, et tant pis pour l'autre ! Du moins, ces assemblées des Etats représentaient-ils, en leur forme rudimentaire vouée au hasard et aux fantaisies du prince ou des guerres, un embryon de parlement. Parlement qui n'avait pas grand-chose à dire, à part la répartition des impôts, certes ! Beaucoup de parlements, aujourd'hui, en ont-ils beaucoup plus sinon à dire, du moins à décider ? La thèse de M. Ballmer nous apprend aussi que le peuple, singulière-

rement le nôtre, sait à quoi s'en tenir sur l'honneur d'avoir des armées dans ses parages. Amis ou ennemis, celles-là ne valaient pas un trognon de chou. Il fallait les nourrir et il fallait même les payer de n'avoir pas ravagé avec démesure. Le prince se démenait de son mieux, d'autant plus que l'honneur d'appartenir à l'Empire se monnayait souvent aussi. Bref, cette nouvelle contribution à notre histoire prouve, à sa façon et parmi tant d'autres, que notre Jura, pays de marche, existe bien et depuis longtemps.

*

S'il existe ? Il suffit de lire *Berne à l'heure du choix* (Edition du Rassemblement jurassien, Delémont, préface de Victor Erard) pour s'en convaincre. Les auteurs, Roland Béguelin et Roger Schaffter, font œuvre d'historiens, de polémistes et de politiques en même temps. Ils le font – et je pèse mes mots parce que je lis avant d'écrire – avec retenue, sans vaine acrimonie, sans nervosité et, je crois, sans haine. Pourquoi haïr lorsque l'on possède des arguments solides ? Mieux vaut discuter, et ceux-ci excellent dans la discussion. A ce point de vue, ils savent s'élever au niveau de la grandeur et ils n'ont rien de commun avec certains adversaires qui ne dépassent jamais la politique de quartier et ramènent le destin d'un peuple à une querelle de paroissien avec son curé ou à une affaire de personne, de très petite personne parfois ! On plaint alors les hommes intelligents contraints de se servir de tels soldats pour leur propre bataille. Mais sans doute ceux-là suivent-ils le conseil du philosophe: se montrer plus difficile dans le choix de ses ennemis que dans celui de ses valets et domestiques.

Dans sa préface, M. Victor Erard place le volume sous la haute autorité de Nicolas de Flue et donne à son plaidoyer, si plaidoyer il y a, une dignité manifeste: «... car la Question jurassienne a dépassé le stade des controverses académiques où certains voudraient la maintenir. Brusquement, elle est descendue dans notre chair».

Il ajoute:

«Quelle leçon de grandeur morale et de patriotisme pour ces hommes politiques liés, quelquefois ligotés par l'intérêt personnel ! Le premier dans la Confédération, Nicolas de Flue exalta l'idée d'une patrie commune supérieure aux intérêts cantonaux...»

Le prétexte de ce livre était de répondre au «livre blanc» du gouvernement bernois concernant le problème jurassien. De fait, les deux auteurs répondent. Ils emploient la méthode de Voltaire dans sa vingt-cinquième lettre philosophique: relever des textes au fur et à mesure et les commenter en les rectifiant.

Béguelin et Schaffter ont compris, cependant, qu'il importait de faire davantage: ils ont composé une véritable somme de la Question jurassienne. Historique, arguments pour ou contre, échos des batailles, appels pathétiques, propositions des partis et des associations, articles suisses et étrangers, tout y est. Nul ne pourra, désormais, aborder sérieusement ce problème sans se référer à *Berne à l'heure du choix*.

*

Depuis quelques années (leur nombre s'allonge), c'est devenu un lieu commun de répéter que le Jura bouge, dans tous les domaines. Nos gens se manifestent sans fausse timidité et sans ridicule prétention, mais franchement, tels qu'ils sont, et ils sont. En face des dénégateurs officiels ou téléguidés, trop disposés à nier notre passé et notre personnalité, nos Jurassiens imitent Diogène devant Zénon. Pendant que ce dernier, à coups de belles abstractions mathématiques, niait le mouvement, Diogène se promenait de long en large, en silence. Nous n'avons point coutume, certes, de garder ainsi le silence quand on nous attaque, mais nous bougeons aussi et nous proclamons notre existence.

M. Paul Jubin, de Saignelégier, a trouvé une façon originale de bouger et de proclamer: il a écrit *Les Franches-Montagnes à cœur ouvert* (Editeurs Marcel Jobin et Lachat, Fribourg). M. Fernand Perret, de La Chaux-de-Fonds, a illustré le volume de belles photographies vivantes et d'une réussite! Dès la couverture, une explosion de lumière nous frappe et nous avertit que nous entrons dans un domaine privilégié.

Il fallait, pour trouver ce beau titre, être soi-même du pays et frémir de cœur et d'esprit devant la terre natale. Après les longues discussions, les combats d'idées, les partis pris trop manifestes, ce titre sonne comme un appel de paix et de beauté. Un souffle d'air pur passe et le désir vous prend, même en hiver, d'aller respirer sur ces hauteurs réellement sereines. Plus de sommets pour vous assommer (sans jeu de mots!), mais des horizons à votre hauteur et qui s'en vont là-bas, toujours là-bas. En hiver, la blancheur de la neige sur les forêts et les champs rejoint celle du ciel; en été, une lumière diffuse, discrète, tendre aux yeux, vous accueille, tandis que les sapins atténuent par un heureux contraste ce qu'elle pourrait avoir encore de trop vif. La nature, ici, se veut une amie.

L'auteur, poète et savant, va son chemin au gré des rencontres et des hasards, dirait-on. Il dit ce qu'il voit et comme il le voit, évoque aussi le passé. Ce silence des espaces nous parle, car il vient

du fond des âges. Tant d'échos morts ont vibré au cours des siècles pour conter le lent et long défrichement des forêts, le labourage des terres arides et le patient et minutieux amoncellement des pierres plates en murs mitoyens !

Paul Jubin décrit les maisons, dont le style s'harmonise si bien avec le paysage et répond aux impératifs du vent et des saisons. Il dit les pâturages, les étangs, la flore, la faune. Le cheval est roi, les autres bêtes, *pecus vulgum* ! suivent en comparses, vouées au seul rapport. Et voici les fêtes, le carnaval, le *Raitiaitiai*, que Coghuf a immortalisé dans une toile célèbre. Des rondes enfantines se forment, les paysans, maquignons d'occasion, discutent et disputent, et les bonnes vieilles, la méfiance passée, vous sourient en branlant la tête: «Hiais, bonjour !» et nous comprenons: «Bondjô !», selon l'antique usage.

Ce beau livre fait du bien. Qui, de Reuchenette, de Saint-Imier, de Delémont, de Porrentruy, ne sent pas battre son cœur sur ces hauts plateaux et ne respire pas à pleins poumons cet air du large, l'air du pays?

*

D'ordinaire, le Jurassien commence sa vie littéraire par la poésie, parfois le roman. M. Georges Schindelholz, lui, a voulu regarder du côté du théâtre. En bon Jurassien, il s'intéresse à notre histoire, singulièrement à l'histoire vadaise. Son premier essai, *Les Eperons de la Gloire* (préface de Paul Pasquier, Editions jurassiennes, Porrentruy), évoquait la vie du colonel Hoffmeyer, de Bassecourt. Sous des gaucheries de débutant, l'œuvre trahissait un vrai sens de l'action dramatique et le goût des situations imprévues. Avec *Les Racines de l'Enfer* (Préface de Marguerite Cavadaski, aux mêmes éditions), Georges Schindelholz fait un nouveau pas dans notre histoire et montre un métier supérieur. Il s'agit des forges d'Undervelier, de la Révolution et de la famille d'un maître de forge de l'époque. Le drame, en quatre actes, va *en crescendo*. Des rebondissements inattendus tiennent le lecteur ou l'auditeur en haleine, parfois d'une manière trop habile. Le tout se termine par une scène pathétique, quasi claudélienne. Mélodrame? Schindelholz se jette dans la grande arène, sans peur et sans trop d'hésitation.

*

Nous parlions théâtre. Pourquoi ne pas envoyer alors notre salut à Joseph Badet, que notre patois nomme le Barotchet? Ce mainteneur du vieux langage s'en va souriant, tel un Noël-Noël de

chez nous, à travers le pays et il vous interpelle en un patois juteux et savant. Autodidacte, le Barotchet, en effet, ne se contente pas des mots quelconques, à moitié frelatés: il remonte aux sources et il en ramène des expressions originales, perdues par la faute du français courant. Le résultat est surprenant.

Plus surprenant est encore sa veine de dramaturge. Chaque année, avec une régularité étonnante, cet homme fait jouer une pièce inédite, souvent en cinq actes. Il n'a pas la prétention de nous en mettre plein la vue en singeant les philosophes. Homme du peuple, parlant la langue du peuple, il vise droit au cœur du peuple. Grâce à des acteurs bénévoles, il ressuscite le rythme de la vie du passé et il amuse follement la galerie tout un soir. Ses œuvres connaissent un succès retentissant, telle sa dernière pièce: *Vous attendez quelqu'un?* pour laquelle M. Ernest Beuchat a composé de joyeux et émouvants couplets.

*

Le romancier Roger-Louis Junod se souvient qu'il est aussi professeur. Il vient de publier, chez Payot, à Lausanne, un petit volume à l'usage des collégiens: *Ecrivains français du XXe siècle*. Junod ne veut pas être complet ou définitif: on n'est jamais définitif quand on travaille le vivant, car les goûts du jour changent si vite. Tout simplement, il présente neuf auteurs très caractéristiques de ce temps et quelques autres plus succinctement. De courtes notices biographiques et critiques indiquent l'essentiel et permettent au lecteur de se retrouver dans cette immense forêt vierge qu'est la littérature moderne. Gide, Proust, Ramuz, Roger Martin du Gard, Mauriac, Saint-Exupéry, Malraux, Sartre et Camus sont des noms qui comptent. L'auteur ne cherche pas à imposer ses propres idées, même si le choix des textes et de certains auteurs trahissent des goûts à la page. Et pourquoi pas? Ces textes me semblent représentatifs et intéressants. Laisser la parole aux maîtres, n'est-ce point la seule méthode honnête, la seule bonne, puisque trop de sentiments interviennent chez les essayistes modernes pour qu'on les croie sur commande? Une boutade ne résout pas des problèmes humains, intellectuels et sentimentaux. A propos du nouveau roman, par exemple, que Junod porte dans son cœur, il n'est point démontré, n'en déplaise à un texte pittoresque de Nathalie Sarraute, que le temps des caractères et des personnages soit passé. Flaubert et Balzac ont fait ce qu'ils avaient à faire. Pourquoi leur méthode, appliquée aux mœurs d'aujourd'hui, n'apporterait-elle pas sa nouvelle moisson à la littérature? Le mieux reste donc de faire parler les

œuvres. Des expériences, renouvelées dans plusieurs classes, avec le livre de Roger-Louis Junod, sans aucune préparation ni démonstration, par le seul secours de la lecture, nous a prouvé que les élèves du Gymnase goûtent de préférence, en l'année 1964, Hervé Bazin.

*

Nouveau roman ! Que d'essais ce mot magique a-t-il déjà inspirés, que de batailles ! On croirait que le roman, d'un seul coup, veuille prendre à son compte les audaces du surréalisme et de la peinture abstraite, sans faire assez de distinctions entre des arts voués au sentiment et un genre d'ordre intellectuel d'abord. Ce qui réussit là peut échouer ici. Comme on l'a dit à propos de l'art abstrait et de la poésie surréaliste, les théories poussées à l'extrême aboutissent à la mort de l'art et de la poésie, au renoncement, au silence. A plus forte raison quand il s'agit du roman, qui, par définition, doit respecter un minimum des exigences du lecteur, sous peine de n'avoir plus de lecteur.

Clarisse Francillon, la féconde et admirable romancière jurassienne, connaît tout du nouveau roman, comme elle savait tout de l'ancien. Les *Actes* parlent d'elle depuis tant d'années qu'ils nous paraît inutile de redire ce qu'elle fut et ce qu'elle est. Ses dernières œuvres la montraient à la tête des nouveaux combattants du roman. *Le Frère*, qui vient de paraître chez Juillard (Paris), avec la bénédiction de Maurice Nadeau, proclame que son auteur, en un bond audacieux, vient de brûler toutes les étapes, laissant derrière lui tous les autres coureurs, y compris Robbe-Grillet.

«Ce nouveau roman, murmure Nadeau, marque un tournant dans l'œuvre abondante et riche de Clarisse Francillon. Il vaudra de nouveaux admirateurs à l'auteur de *Chronique locale*, des *Meurtrières*, de *l'Enfant de septembre*.» Disons, pour le moins, que ses anciens admirateurs devront se plier à un exercice de rétablissement pour goûter *Le Frère*.

Philosophie, évocations littéraires, représentation des personnages, et tout et tout, Clarisse Francillon, dédaigneuse de cette chère clarté de jadis, mélange, malaxe, et tant pis pour la syntaxe vulgaire et même la morphologie de la langue ! Ponctuation, adieu ! En poésie, me disait Cendrars, on s'en passe très bien ! Il avouait, toutefois, que cette suppression voulue et prônée ne représentait pas ce qu'il avait fait de mieux. Fait de mieux ? Que signifie ce charabia pour une romancière libérée des complexes et qui désire, ô Proust, recréer le passé intégral, avec ses confusions,

sur lesquelles le présent renchérit encore ? Au début, cela vous a un petit air cavalier qui séduit. Bien vite, la lassitude menace, et c'est alors que le danger de l'abandon grandit. Danger, ça : il serait regrettable de ne pas lire plus avant. Une fois le procédé connu et assimilé, la lecture devient quasi claire, sûrement plaisante, toujours intéressante. Et puis – que Clarisse Francillon me pardonne mon indiscretion ! – le bel écrivain d'autrefois ne peut pas empêcher son talent de surgir à la surface et de nous donner des pages formidables. Grisée par les mots et les méthodes, la romancière s'abandonne à une fantaisie d'un réalisme délicieux. Pour un peu, elle chanterait des laoutis, à la façon d'un montagnard débordant de sève et de force. Elle arrive même à évoquer des scènes dignes du marquis de Sade, sans choquer. Le style confus opère ce miracle. Avec la langue de Mauriac, on parlerait de pornographie. Et puis, et puis, le lecteur n'y croit pas trop, comme chez Françoise Sagan. Les désirs des personnages se laissent aller à des gestes impossibles pour la main, y compris dans ces « anciens milieux » fermés et disparus. Il y avait là, ô Sagan, ô Clarisse Francillon, une pudeur réelle et assez stricte.

Phrase longue à damner les puristes, ivresse verbale qui vous saoule, on finit pas s'enflammer :

« Néfaste aussi au delà de tout ce qu'on imaginait, de lui ôter la garde de la fillette Luce, soignée par elle avec un dévouement sans précédent, Luce sa joie unique, son dernier pétale, sa touffe de merises, néfaste aussi de placer une enfant déjà exposée, on l'a vu, aux miasmes de notre capitale, sous la surveillance de cette stagiaire tarbaise, laquelle de même que toutes les écervelées provinciales lâchées sur le pavé de Paris ne tarderait pas à se livrer aux prostitutions de tous ordres, et l'enfant, la petite enfant privée de l'influence vivifiante du lieu natal, des affections au milieu desquelles elle avait grandi, s'étiolerait, primo-infection, bacilles et bataclan, séjour dans un aérium, la tuberculose, ce fléau qui ravage la jeunesse, lui mangerait les poumons et la voilà, ô ma Tarentine, ô ma Reine de Mai, mon Espace d'un matin, périliclitant au fond d'un sana en face d'une sinistre montagne d'où coule une lamentable cascade. »

Bien ou mal, ce genre aura toujours quelques esthètes pour le prôner. Et puis, espoir suprême et suprême pensée, assez de professeurs de langue, fatigués d'enseigner du matin au soir la ponctuation, la syntaxe et tout le saint-frusquin, savoureront, à la nuit tombante, cette coupe de divine anarchie pour y puiser la fraîcheur et l'oubli de leurs peines.

Charles Beuchat.